ALFRED MACHARD

PETITS ROMANS PARISIENS

Souris l'Arpète

PRÉFACE DE RACHILDE



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

Library Friends

"The whole world here unlocks the experience of the past to the builders of the future"

—Inscription above east entrance to the Main Library building, dedicated in 1929



University of Illinois Library at Urbana-Champaign



SOURIS L'ARPÈTE

DU MÊME AUTEUR

L'ÉPOPÉE AU FAUBOURG

Parus :

TRIQUE, NÉNESS, BOUT, MIETTE
ET Cie (Eug. Figuière, éditeur).. 1 vol.
LES CENT GOSSES................ 1 vol.
TITINE......... .... 1 vol.

En préparation :

TRIQUE, GAMIN DE PARIS.
DEVANT LA LOGE DE LA CONCIERGE (théâtre).
« MON PETIT COEUR », Excentrique.

PETITS ROMANS PARISIENS

En préparation :

UN GROOM.

ALFRED MACHARD

—

PETITS ROMANS PARISIENS

Souris l'Arpète

PRÉFACE DE RACHILDE



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

M CM XIV

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
Sept exemplaires sur Hollande, numérotés.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

34

PRÉFACE

... O printemps de Paris, jeunesse du monde ! S'il peut y avoir plusieurs printemps sur terre, il n'y a qu'un renouveau dans le monde qui est le printemps de Paris !...

Il était une fois un petit prince né au milieu d'une corbeille de billets de banques. De toute sa vie, pas

corruption du grand soleil captif, agonisant et suant son sang derrière un coffre-fort ? » C'est qu'il n'est pas permis de voir la vie en rose à ceux qui lancent, dans la circulation d'un peuple, les tintements ironiques du rire jaune de sa richesse. Et les millions, les milliards s'écoulaient de ses mains fébriles tandis qu'en apparence impassible il énonçait des chiffres fabuleux, des nombres effrayants dont les multiples zéros semblaient anneler des queues de chimères, les lâchant, aux quatre coins du temple, comme on chasserait loin de son front un

tournoiement funèbre d'oiseaux de proie. Et sa main droite devait ignorer ce que faisait sa main gauche puisqu'il n'était qu'une machine à compter, et ses deux bras, rapidement — les morts vont vite — brassaient la fortune de la France, avec la rigidité de deux balanciers insensibles. De l'or et encore de l'or ! Des rouleaux d'or, des vagues d'or, des torrents d'or, brillante cascade se heurtant à sa poitrine, rebondissant plus haut, sous le fouet justicier de sa comptabilité, et finissant peu à peu par envahir son cerveau, le durcir, le figer à

son tour, tel un glaçon que l'astre du nord, le soleil de minuit, n'arrive pas à dégeler.

Ah ! le malheureux petit prince trop riche, trop près de la source empoisonnée, couleur de soufre et de souffrances, où il ne pouvait pas boire ! Le malheureux petit prince qui ne pouvait pas courir, les pieds pris dans un grand filet aux mailles de métal ! Le malheureux garçon qui ne pouvait pas rire librement dans cette prison somptueuse comme le caveau des conquérants où les dépouilles des vaincus ne servent plus guère qu'à faire nicher

les rats, où les échos de l'existence naturelle, passant par des soupiraux grillés, rendent le silence plus lugubre. Est-ce que cela durerait ? Comment réagir ? Comment fuir l'insolent et morne ricanement jaune de la folie numérique pour aller chercher le fou rire de l'insouciance ? De quelle manière finirait-il par tuer le chiffre, cette force brutale de l'inertie ?

... O printemps de Paris, jeunesse éternelle des vieux mondes ! Est-ce que tous les richards de l'Europe et de l'Amérique ne viennent pas chez toi pour y trouver le bain de jou-

vence ? A peine les arbres de nos boulevards se couvrent-ils d'un duvet d'espérance que voici les grands migrateurs qui s'abattent à leur ombre grêle et mêlent leurs cris rauques aux cris aigus des moineaux. Et comme un soir d'avril le petit prince sortait du temple obscur, le front moite, les mains fiévreuses, le cerveau martelé à coups du marteau d'or, un vent frais lui souleva les cheveux. Il s'aperçut que des enfants se disputaient dans le ruisseau de la rue. Des enfants vêtus de loques grises, grouillant et piaillant telle une volée de pierrots.

Oh ! ceux-là n'avaient pas l'air des oiseaux de proie tournoyant dans le temple, pas plus que des grands migrateurs venus de tous les points du globe pour lancer leurs clameurs sauvages ! Ils s'égosillaient librement ; leurs exclamations de colères ou de joies éclataient en pétards de fêtes foraines, c'étaient les rois de cette rue populeuse, de petits princes, eux aussi, mais sans le sou et n'ayant nul respect pour la fortune publique. Ils n'avaient pas les pattes prises dans le filet à mailles d'argent, ils n'avaient pas la gorge angoissée par la prononciation de

termes cabalistiques ; mal chaussés, mal mouchés, ils disaient des mots verts comme le duvet des arbres et faisaient des gestes agiles, imitant ceux des singes qui en ont quelques-uns de très malhonnêtes.

Notre prince ému les regarda courir, jouer, se battre. Un attendrissement lui montait à la tête comme un vin pur. C'était le printemps de Paris qui fleurissait devant lui au bord du ruisseau pas très clair, charriant ses peaux d'oranges et ses bouts de cigarettes. Mais les sombres murs du palais de la Banque n'avaient pas pu empêcher de crou-

ler tout un pan de ciel dans sa boue d'un azur plus neuf que celui des billets soyeux. Sur le bord de ce ruisseau on voyait se pencher de pâles fleurettes cherchant déjà, coquettement, à reconnaître la couleur de leur cœur, petites filles anémiées, si blondes à force d'être anémiées ! Et le prince, fatigué de son labeur jaune, connut que le blond de l'or des blés est bien supérieur au roux infernal des louis répandus. Il vit que ces enfants se battaient souvent pour la gloire, pour être les plus forts, sans songer d'abord au sinistre nerf de la guerre. Et il

sentit sa jeunesse irrésistiblement entraînée par cette jeunesse. Il fit la connaissance de *Trique*, *Néness*, *Bout*, *Miette et Cie*. Il se mêla courageusement à la foule des *Cent gosses*. Il serra, tout frémissant d'indignation, les petits doigts crispés de *Titine* et il eut la bonne fortune, lui qui était dégoûté de toutes espèces de fortunes, de suivre, dans ses courses désordonnées, *Souris l'Arpète*, la trotte-menue !

... O printemps de Paris, enfance éternelle du monde, gaîté folle des folles mauvaises herbes, qui peut t'empêcher de pousser entre les pa-

vés de marbre ou de bois ? Qui peut étouffer tes cris aigus, pointes de lances vertes qui vous entrent dans les oreilles comme des brins de seigle et vous mettent aux lèvres la saveur du citron ! Les gamins de Paris, les gamines de Paris ! Ceux qui mourront un jour sur une barricade, celles qui seront les reines des marchés-couverts ou du théâtre!

Notre prince ne s'ennuyait plus. Il oubliait les banques de France et d'ailleurs, les caves remplies d'or et les comptes perpétuels renaissant de leurs cendres comme le Phœnix, les grands déserts de chiffres qui

coulent comme les sables du Sahara dans le sablier du Temps. Il ne voyait plus les prêtres fervents et respectueux du dieu Baal et n'entendait plus les rugissements lamentables du veau d'or que l'on caresse pour qu'il brille... et en paraisse encore plus magistralement une bête ! Voici que pépiaient les moineaux-francs devant la danse grave des pièces de vingt francs.

Le jeune prince a retrouvé son âme. Son cerveau s'est fleuri de tout le printemps de la capitale ! Il court après *Souris*, qui trotte comme son nom l'indique, et, penché sur la fil-

lette effarée, il lui raconte une belle histoire, l'histoire d'un vieux Monsieurs décoré (pourquoi pas ?) désireux de lui plaire, un vieux Monsieur dont le cœur est puérilement fastueux à l'égal d'un cerveau de vingt ans, lequel, ô charmante ingénuité du prince Charmant, lui offrira un festin royal pour elle toute seule, la pauvre *Souris* réduite à la miette de pain quotidienne, un royal festin où elle verra des côtelettes de marcassin qu'elle ne sera pas forcée de manger puisqu'elle aura commencé par la crême à la vanille, naturellement. Il ajoutera,

aux côtelettes de marcassin, un grain... pardon, un billet de mille. Mon dieu oui ! Lui, ça ne lui coûte pas grand'chose, les billets de mille, au moins cérébralement, il en a tant vus ! Il sera vraiment prince, largement roi, car il a enfin découvert le trésor unique au milieu de tous les trésors fastidieux : le secret de faire de l'art, pendant que les autres hommes s'ingénient à faire de l'or. Et ce vieux Monsieur ne demandera rien à *Souris* en paiement de son billet doux, sincèrement couleur de rêve. (On a dit qu'*ils* étaient *bleus* du temps de Murger. On dit

maintenant qu'ils sont multicolores ! Tout change, excepté la couleur du septième ciel !)

Alfred Machard, le héros de ma légende, l'auteur de *Trique*, *Néness*, *Bout*, *Miette et Cie*, des *Cent Gosses*, de *Titine*, de *Souris l'Arpète*, est bien un enfant du printemps de Paris, cette éternelle jeunesse de toutes les sociétés. Gouailleur, batailleur et lyrique, son style est bien celui d'un gamin effronté qui posséderait aussi le cœur d'un poète, coupe d'or pleine à déborder du vin capiteux

de son imagination, où bouillonne, généreux et rouge, le sang de Paris, le sang français par excellence, cet éternel renouveau du monde.

RACHILDE.

A

LA

MÉMOIRE DE

FÉLICIE M..., ARPÈTE,

QUI MOURUT A L'HOPITAL St-ANTOINE

LE TREIZE DÉCEMBRE MIL NEUF CENT DOUZE

A QUATRE HEURES DE L'APRÈS-MIDI,

POUR AVOIR AVALÉ DES

ÉPINGLES.

Requiescat

in

pace !

I

ON BAPTISE SOURIS

— C'est toi la nouvelle arpète?

— Oui c'est moi.

— Comment t'appelles-tu?

— Marie Merlu.

Dans tout l'atelier des rires fusent, moqueurs.

La gosse, décontenancée, balbutie :

— On m'appelle aussi Mimi.

Clémence, une grande fille qui a des cheveux rouges et de gros boutons sur le front, déclare :

— Merlu c'est pas joli, joli et Mimi ça ne vaut pas mieux ! Mimi, c'est un peu bateau...

Puis elle fredonne :

Mimi v'la l'printemps sur la Butte,
Montre ton pantalon en faisant la culbute.

Alors Yvonne, une petite brune :

— Marie ?

— M'mzelle...

— Sais-tu ce qu'on fait quand on a un nom si rigolo?

— Non, j'sais pas.

— On en change.

— Bien m'mzelle.

Tout l'atelier s'étouffe de joie.

— La môme que tu remplaces... l'arpète qui est morte à l'hôpital Saint-Antoine la semaine dernière, elle se nommait Eugénie Trouillotte... on n'a pas idée de s'appeler Trouillotte, pas vrai? Alors on l'a baptisée La Crampe.

— Ah !... La Crampe...

— Oui, à cause de sa flemme. Quand on lui disait : « Apporte les échantillons... passe la bobine... descends à la manutention... fais chauffer un fer », elle répondait toujours : « J'peux pas, j'ai ma crampe ». Toi on va t'en trouver un. Qui propose ?

On crie des noms, des noms ba-

roques qui soulèvent des huées, des sobriquets canailles, ceux qu'on retrouve gravés au couteau dans le plâtre des murs, sur les boulevards extérieurs.

Mimi ahurie, honteuse, sent des larmes gonfler ses paupières.

— Qu'est c'que t'as ?

— J'ai les yeux qui m'piquent.

Une voix jette l'alarme.

— La première... fermez ça !

— Zut, la gosse qui pleure !

Alors, toutes :

— Pleure pas, la môme... pleure pas... v'la la première ! Pleure plus ou gare la secousse !

Et comme Mimi essuie ses yeux d'un revers de main.

— Souris un peu ! Souris ! Souris !

La première entre sur ces derniers mots et très nerveuse s'effare :

— Où est-elle ?

Mimi croit qu'on la questionne et baissant la tête, répond en tremblant : « C'est moi. »

On rit.

La grande fille aux cheveux rouges crie : « Oh ! la ! la ! » en se tenant les côtes.

C'est ainsi que Mimi est baptisée Souris.

Mais la première exige aussitôt le silence.

— Approche, petite. Quel âge as-tu?

— Treize ans, madame.

— On t'a dit ce que tu auras à faire ?

— Non madame.

— Appelle-moi : mademoiselle.

— Non mad-moiselle.

— Eh bien, voilà. Comme tu n'as jamais travaillé il faut apprendre le métier. Tu feras les courses à la manutention, dans les ateliers, au salon et au magasin. Tu livreras en ville. Souvent les clientes te donneront des sous pour ta bourse.

— Elles me donneront des sous ?

— Oui. C'est ton petit bénéfice. A quatre heures tu iras chercher le goû-

ter de l'atelier, mais refuse de porter les lettres de ces demoiselles et d'en recevoir pour elles de messieurs qui t'arrêteront dans la rue... Sinon... gare ! Ce n'est pas le genre de la maison. As-tu compris ?

— Oui m'mzelle.

— C'est tout ce que j'avais à te dire. Non pourtant, quand tu seras inoccupée, tu défaufileras.

— Bien m'mzelle.

Souris pense : « Quand c'ést-il que je vais coudre des robes ? »

— Ah ! j'oubliais. Tu as un tablier?

— Non m'mzelle.

— Yvonne !

L'ouvrière interpellée s'avance.

— Vous désirez, mademoiselle ?

— Eugénie n'a-t-elle pas laissé ici son tablier ?

— Si.

— Donnez-le à cette petite.

Souris revêt le tablier de l'ancienne apprentie. Elle songe : « C'est le tablier d'une petite fille qui est morte » et par répulsion nerveuse ose à peine y porter la main. Peu à peu cependant, poussée par la curiosité elle en fouille les poches. Dans l'une, elle trouve un dé et un morceau de gruyère desséché, dans l'autre une romance sentimentale : « Ton cœur a pris mon cœur ».

Sous le titre, une main maladroite

a écrit au crayon : « Totor — Nogent-sur-Marne — Dimanche ».

Comme la première appelée d'urgence au salon vient de quitter l'atelier, la grande Clémence ordonne : « Hé la Souris ! fais voir un peu cette chanson ? »

— La v'la m'mzelle.

— Mince alors !... La Crampe avait un amoureux.

— C'est pas vrai! C'est des blagues!

— Si ! Si ! C'est vrai ! Il s'appelait Totor... lisez ça ! « Ton cœur a pris mon cœur » Totor... Nogent-sur-Marne... Dimanche... « Ton cœur a pris mon cœur ». Voui ma chère !

L'atelier est en rumeur.

— La Crampe avait un amoureux !

— Qui l'aurait dit ?

— Oh ! la ! la ! ce que c'est rigolo !

— Et toi Souris, t'en as un ?

— Un quoi, m'mzelle ?

— Un amoureux !

Il se fait un profond silence. Tout l'atelier attend la réponse de Souris.

— Non m'mzelle, j'en ai pas, marmonne la petite, à mi-voix, le sang aux joues, dans l'effarement de sentir, braqués sur elle, tant de regards ironiques.

Alors c'est une explosion de cris, de rires, d'exclamations.

« Elle n'en a pas ! Elle n'en a pas !

ah ! ah ! ah ! Mais, tout le monde en a un ! »

Yvonne, la petite brune, est montée sur sa chaise et, dominant le tumulte, elle braille : « Oui ! oui ! tout le monde en a un... même Clémence ! »

La grande Clémence bondit sous l'affront.

— Et pourquoi que j'en aurais pas ? Y a pas que toi qui es belle ! Vrai, ce qu'elle en fait des magnes celle-là, avec son poète !... et puis il les copie, ses lettres en vers... je peux bien te le dire... il les copie ! Oui... il les copie dans « le Secrétaire des cœurs aimants ! »

— C'est pas vrai !

— Si ! Tandis que Bénédict, s'il ne m'écrit pas en vers, lui, il m'apporte un cadeau tous les soirs... C'est un garçon très chic... il m'adore !... c'est fou ce qu'il m'adore !

— Eh va donc ! Il est pharmacope... il t'apporte de la pommade pour tes boutons !

Les choses vont se gâter. Mais fort heureusement une voix annonce le retour de la première. Le calme se rétablit aussitôt. On n'entend plus que la vindicative Clémence qui taillade une étoffe à grands coups de ciseaux rageurs.

Mais Souris est toute bouleversée par cette scène violente et tumultueuse.

« Comme ces grandes filles sont méchantes ! Est-ce de sa faute, vraiment, si elle n'a point d'amoureux ? Est-ce tant risible ? D'abord elle n'en a jamais désiré ! Dans la maison où elle habite il y a un garnement de douze ans qui, de force, l'a embrassée plusieurs fois dans l'escalier et lui a pincé sournoisement les mollets, mais elle l'a chassé en l'assommant à grands coups de parapluie.

...Un amoureux ça a des cheveux frisés qui sentent bon... ça vous écrit des lettres où il y a de bien jolies choses qui font rêver durant des heures... un amoureux ça vous donne des baisers sur les yeux en disant :

« C'est maintenant entre nous... à la vie, à la mort » et ça marque son nom à côté du vôtre, dans l'encadrement d'un cœur percé d'une flèche, sur les murs des banlieues, les tables des guinguettes et l'écorce des arbres, dans le bois de Robinson.

Si elle le voulait, elle en aurait un, tout comme une autre. Elle sait bien qu'elle est gentille... Ses yeux ont le bleu tendre du ciel après la pluie et sa frimousse la grâce palote et délicate des Parisiennes. Un jour, une dame qui la regardait jouer sur le trottoir a dit tout haut : « Elle sera jolie cette gamine-là ! » Souris l'a bien entendu.

Un amoureux ? Et pourquoi pas ?

A la maison, sur le même palier, habite le fils Pigonneau qui a quinze ans. C'est un garçon très aimable. Il s'appelle André et vend des livres à l'étalage de la librairie des Arts près du Théâtre Français. Quand il rencontre Souris dans l'escalier il lui cède le passage, l'arrête quelquefois, l'interroge sur sa santé et lui serre la main bien fort. Mais pourquoi lui serre-t-il la main si fort en la retenant longtemps ? Et pourquoi lui a-t-il dit, certain soir, dans l'ombre, avec une voix toute changée : « C'est dommage que nous n'ayions plus, vous huit ans, moi dix ans... rappelez-vous quand

nous jouions au père et à la mère dans la soupente de la concierge ? » Est-ce que M. André l'aimerait ? Dame ! Ses yeux sont si doux et son petit nez est mignon, si mignon...

II

PARAITRE !

Tous les gosses de la maison où habite Souris attendent dans l'escalier le retour de « la couturière ».

La concierge crie de temps en temps:

— Un peu moins de potin les mômes !

Mais ils ne l'écoutent point et c'est par des glapissements qu'ils saluent l'arrivée de Souris.

« La v'la ! la v'la ! »

Elle, très étonnée, demande :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Des voix curieuses questionnent : « Comment qu'ça c'est passé ? — Raconte c'que t'as fait? — Tu couds... dis ? »

Souris avale sa salive et répond :

— Voui, j'fais des robes.

— Tu fais des robes !

— J'fais des robes pour des princesses, des robes ousqu'y a d'l'or dessus.

— Mince !

— Des robes qui coûtent des sous.

— Tu les vois ?

— Quoi ?

— Les princesses.

— Oui. J'les vois quand on leur z'y essaye leur robe.

— T'as d'la veine ! Elles te parlent les princesses ?

— Oui. Elles me disent : « Est-ce que ça colle mes manches, m'mzelle ? Et ma tournure ? Et mes plissés ? Et pis, quéque fois, elles donnent des sous...

— C'que t'as d'la veine !

Quand elle est rentrée chez elle, après avoir clos la porte, Souris se précipite en pleurant dans les bras de sa mère :

— « Maman ! Maman ! j'veux plus

être couturière... j'veux plus... hi... hi... hi... hi... on se moque de moi... hi... hi... hi... j'veux plus y aller ! »

Madame Merlu hoche la tête et dit :

— Ça passera, va !

Après dîner, Souris descend faire une commission pour sa mère et rencontre André Pigonneau dans l'escalier. Elle ne saurait dire pourquoi, mais quand elle reconnait dans l'ombre la silhouette du jeune homme, son cœur se met à battre, à battre très fort, comme si elle avait descendu les étages en sautant trois marches à la fois.

— C'est vous mamzelle Marie ?

Elle répond, la voix tremblante :

— Oui, c'est moi m'sieu André.

Tout de suite, il l'interroge :

— Eh bien, paraît que vous avez débuté aujourd'hui chez Malabar-Dupontel. Vous êtes contente ?

— Oui... j'suis contente !

— A l'atelier, on est chic pour vous ?

— Oui... on est chic !

— Et la première ?

— La première aussi.

— A quelle heure quittez vous ?

— A sept heures un quart.

— Moi je quitte à sept.

— Ah !

— Oui... et où c'est, Malabar-Dupontel ?

— Rue de Castiglione.

— C'est pas très loin de ma boîte... Vous savez où je travaille ?

— Oui à la librairie des Arts, près du Théâtre Français.

— Alors le soir... Si on se rencontre... on s'en reviendra ensemble, dîtes ?... Par la rue de Rivoli...

Comme Souris troublée ne répond point, André s'étonne :

— Ça vous ennuierait-il, des fois ?

Souris réplique, très vite :

— Non au contraire ! Vous pouvez même venir m'attendre à la sortie si que vous voulez.

— Si je veux ! Sûr que je veux mamzelle Marie ! J'irai dès demain soir... à sept heures un quart... au coin de la rue...

— Non, à la porte.

— Mais, les autres ouvrières ?...

— Ça ne fait rien. Elles en ont toutes, elles aussi, des messieurs qui les attendent... moi je peux bien faire comme elles !

— C'est entendu... Alors vous voulez bien qu'on soye des amis tous les deux ?

— Oui m'sieu André.

— Et vous voulez bien aussi que je vous embrasse tout de suite ?

— Oh ! non, j'veux pas, répond

Souris tout bas, tout bas, en tendant sa joue. Mais elle ferme les yeux pour ne point voir sa propre faiblesse. La bouche d'André lui plaque un baiser sonore sur la joue, pas loin des lèvres.

D'une main, Souris a saisi la rampe qu'elle étreint nerveusement. C'est très doux d'être embrassé par un garçon, et demain soir, à la sortie de l'atelier, les ouvrières seront bien étonnées de voir que Souris « elle aussi » a un amoureux !

III

UNE ROSE, UN RÊVE ROSE ET UN ROI NÈGRE

Paris fête aujourd'hui la venue d'un roi. Ce monarque règne sur les îles Haïwaï et s'appelle Panoupanou Ier, ce qui a fait dire irrévérencieusement à Souris : « C'est pas un nom d'monsieur, c'est un nom d'singe ! »

Comme les journaux ont publié sa

photographie, à l'atelier, on en parle beaucoup. Ces demoiselles se sont d'abord chamaillées au sujet de la couleur de sa peau. « Il est blanc » disait l'une ; « Il est noir » disait l'autre. Et puis à l'oreille on a chuchoté tout bas : « C'qu'il doit être rigolo, tout nu ! »

— Il doit être beau... beau ! a murmuré Virginie, une grande brune, laide et maigre, qui a des passions violentes. Mais Souris a dit tout haut :

— Pensez-vous ! sûr qu'i déteint !

Aussi, elle a reçu deux gifles.

— La nouvelle arpète n'a qu'à la fermer !

Tantôt, la municipalité promène le

roi dans la ville. Le cortège passera rue de la Paix. Hum, Majesté !

Tout l'atelier est en l'air.

— On va le voir !... on va le voir !

— Mademoiselle, on pourra se mettre à la fenêtre ?

— Oui, répond la première, le patron l'a permis.

— A quelle heure passera le cortège ?

— Dans le courant de l'après-midi.

— Chouette alors ! On va rigoler...

— Silence ! Travaillez mesdemoiselles..

Le travail reprend, sans hâte, mais sans bruit. La première est de mauvaise humeur.

Souris, occupée à défaufiler une jupe, se laisse aller à sa rêverie couturière.

...Les rois, mêmes noirs, sont de grands personnages. Ils vivent dans des palais, de vastes palais en marbre, et mangent des ortolans à chaque repas. Ah ! si elle était reine, seulement fille de prince ! La vie n'est pas juste vraiment. Si elle était reine... Cela ferait bien enrager la grande Clémence qui fait la fière avec son pharmacien..., et Yvonne avec son poète...

— Souris, les ciseaux ?

— V'la m'mzelle.

...Etre reine ! Si quelque jour, par un hasard vraiment miraculeux, elle

allait devenir reine, tout d'un coup, comme dans un conte de fée.

— Souris dépêche-toi petite flemme, tu t'endors !

— Oui m'mzelle.

Mais Souris prête peu d'attention à cette réprimande. Un sourire léger accuse ses pommettes qui deviennent toutes roses. Elle murmure à mi-voix : « Pour mes dix sous, j'en aurais une... et pis c'est ça qui les rendraient jalouses les filles de mon atelier ! »

Souris ne prend pas le chemin de la crèmerie où chaque jour elle déjeune.

Elle se précipite dans la rue des

Petits-Champs, va, vient, préoccupée, s'arrête enfin devant la voiturette pleine de fleurs d'une marchande des quatre-saisons.

— De la violette... petite ?

— Non m'dame.Combien les roses?

— Les roses !

— Oui, celles qui sont dans votre porte bouquet ?

— Ces roses là ! Mais elles sont trop chères pour toi, sûr !

— Une seule ?

— Vingt sous.

— Oh oui, c'est trop cher.

— Combien veux-tu mettre ?

— Dix sous.

— Hé bien j'vas t'arranger... parce

que c'est toi ! J'vas te donner c'te belle rouge pour tes dix sous. C'est i que tu veux souhaiter la fête à ta patronne ?

— Oui m'dame, balbutie Souris en rougissant.

— Alors j'vas te l'envelopper dans du papier, pour qu'elle ne se fane pas. Voilà ma belle.

— Merci m'dame.

Souris s'éloigne, portant sa rose avec mille précautions, loin de sa robe. Maintenant il lui faut oublier qu'il est l'heure de déjeuner.

Elle traverse la rue de Rivoli, pénètre dans les Tuileries, descend les escaliers qui mènent aux jardins et

va s'asseoir rêveuse sur un banc. Elle a posé la rose, avec grand soin, auprès d'elle.

C'est que, très romanesque, elle a déjà imaginé toute une histoire d'amour :

Quand passera le cortège, elle va jeter sa rose en criant : « Vive le Roi !» Alors Panoupanou Ier, en l'entendant, lèvera la tête : « Comme elle est belle ! » pensera-t-il, et, se penchant à l'oreille de son premier ministre, il ordonnera : « Allez me chercher cette jeune fille ! » On viendra prendre Souris en grand apparat et on l'emmènera dans un carosse tout doré, conduit par un cocher en livrée et quatre

négrillons en bottes vernies à revers blancs.

Panoupanou Ier se mariera avec elle, et, devenue reine, Souris règnera sur les îles Haïwaï, où l'on doit trouver des oranges, des noix de coco et des ouistitis. Voilà.

Souris est comme transfigurée par le rêve. Ses joues d'ordinaire si pâles ont des colorations à la pommette et ses petits seins sont gonflés d'émoi.

— Les v'là ! les v'là !

— Où ?

— Ils tournent la rue. J'vois les cipaux, j'vois l'escorte !

— Vite !... Vite !...

Tout l'atelier se précipite aux fenêtres.

— Entendez-vous ?

Des cris encore lointains s'élèvent : « Vive le Roi ! Vive le Roi ! »

Souris se glisse au premier rang sur le balcon. Comme elle est un peu petite, elle grimpe sur les rosaces en fonte. Le cortège approche. Sous le soleil les cuirasses étincellent.

— Les v'là ! les v'là !

Des chevaux hennissent, jettent de la bave, se cabrent dans un cliquetis d'acier. Le peuple, bon enfant vocifère :

« Vive le roi ! »

Les premiers cavaliers sont passés.

Voici le roi dans une voiture découverte. Un général, tout en or, est assis près de lui. Souris lève le bras, mais, comme elle a mal calculé son geste, la rose, jetée trop vite, tombe devant l'attelage du landau. Un cheval l'écrase d'un coup de sabot. Souris désolée, hurle, afin d'attirer l'attention du monarque: «Vive mon roi! Vive mon roi!»

Mais Panoupanou ne perçoit point cette voix désespérée perdue dans la grande clameur. Il multiplie ses saluts à droite, à gauche, en montrant ses dents.

Le cortège est déjà loin.

On entend deux petits sanglots. C'est Souris qui pleure.

IV

COUP D'ŒIL SUR UN « EFFET »

Sept heures un quart.

Pigonneau est à son poste devant la porte des ateliers Malabar-Dupontel. Il dissimule derrière son dos un bouquet de violettes de deux sous. Pour la circonstance il s'est fait friser et parfumer les cheveux au « parfum des Rajahs ». Avec la merveilleuse divina-

tion des amants tant chantée par les poètes, il se compose un visage à l'idéal de Souris.

Il y a aussi d'autres jeunes gens qui attendent les ouvrières. D'aucuns fument des cigarettes en faisant les cent pas sous les arcades ; d'autres, dans les cercles de lumière qui tombent des réverbères, lisent des journaux sportifs.

La porte s'ouvre, découvrant un profond couloir. Deux jeunes filles paraissent sur le seuil, regardent à droite et à gauche et murmurent dépitées : « Ils ne sont pas encore là ce soir ! »

Voici une apprentie, en jupe courte, coiffée d'une petite toque de velours

noir retenu sur sa tête par un élastique. Elle se sauve en courant. Un gobelet, une bouteille et des couverts d'étain tintinabulent dans le petit panier d'osier qui lui sert à transporter son déjeuner.

Le couloir s'emplit de bruits, de rires, d'appels, d'exclamations et la foule des ouvrières s'épand sur le trottoir. Celles qui ne sont point attendues s'éloignent en hâte ou s'attardent à la porte, en groupe, à de mystérieux papotages : « Voui... figure-toi ma chère !... C'est pas possible !... Si, c'est comme je te le dis ! Ah ! oh !... »

Les autres rejoignent en souriant leurs amoureux.

Voici Souris.

Elle aperçoit Pigonneau, devient toute rose et s'assure d'un regard oblique si tout « son » atelier la suit. Comme la grande Clémence l'interroge : « T'habites loin Souris ? » Elle répond : « Oui, j'habite loin... mais j'vais à pied... à cause qu'on m'accompagne. »

— C'est ta mère qui vient te chercher ?

— Oh non !... c'est *mon ami.*

Sans plus attendre, elle se précipite vers Pigonneau : « B'soir m'sieu André ! » puis elle se dresse sur la pointe des pieds. Alors, regardant tour à tour le visage rougissant de Pigonneau et

le seuil de la porte où paraissent les ouvrières de « son » atelier, elle ajoute, perdant toute retenue, aiguillonnée par le désir de « les » étonner : « Embrassez-moi donc ! »

Pigonneau se penche. Il lui suce maladroitement le bout du nez et découvrant son bouquet de violettes, balbutie, un peu gêné par cette effusion publique : « C'est pour vous... ces fleurs... mamzelle Marie. »

— Oh ! merci m'sieu André... elles sentent bon !... vrai c'qu'elles sentent bon !

Souris triomphe.

Toutes les ouvrières de « son » atelier l'ont vue, oui, toutes !

La grande Clémence la menace du doigt et crie : « Attends un peu, la Souris ! »

— C'est vous qu'on appelle comme ça ? demande Pigonneau surpris.

— Oui, c'est moi... C'est moi qui l'ai choisi, vous savez !... à cause que Marie, c'est d'un commun ! Vous pouvez m'appeler Souris si que vous voudrez... On passe à travers le Jardin des Tuileries ?

— C'est une bonne idée Mamzelle Souris !

Pigonneau pense : « Il fait nuit sous les arbres, ce qu'on va s'embrasser ! »

Souris glisse le bouquet de violettes à son corsage dans l'échancrure de

sa gorgerette et s'éloigne au bras de Pigonneau, la tête légèrement tournée, l'œil au coin de la paupière pour bien voir, par derrière, si « on » la regarde !

V

CE MARCASSIN SERA TUÉ

Quand Souris sort de la crémerie où elle déjeune pour dix sous, elle musarde si le temps est doux aux alentours du Louvre, avenue de l'Opéra et rue Croix des Petits Champs, puis elle passe et repasse devant l'étalage de la librairie des Arts d'où Pigonneau lui

fait des signes discrets, mais passionnés.

Aujourd'hui le ciel est clément. Il y a du soleil dans les rues et, comme il a plu toute la semaine, Souris s'en va joyeuse dans la clarté tiède. Elle s'arrête tout-à-coup devant la façade d'un restaurant à prix-fixe. Le patron — un homme habile entendu à la réclame — a disposé à la porte de son établissement une grande caisse recouverte d'un épais treillis en fil de fer.

Souris s'approche.

Dans la caisse il y a un animal étrange. Cet animal a le groin d'un porc, les poils du dos hérissés et l'air sauvage, terriblement sauvage. Il se

tient tête baissée, souffle dans sa litière, gratte le fond de sa cage et paraît s'ennuyer beaucoup. Au-dessus de la caisse, sur la vitre du restaurant, une affiche a été collée. On lit :

MARCASSIN DES ARDENNES
CET ANIMAL SERA TUÉ DEMAIN
ET CONSOMMÉ JEUDI
DANS CET ÉTABLISSEMENT

— Ah ! dit Souris, et une grande pitié l'envahit.

Tué demain !

Elle a la vision soudaine d'un homme qui viendra, les bras nus, enfoncer un grand coutelas dans la gorge du marcassin. L'animal, après un fré-

missement de l'échine, fléchissant sur ses pattes, s'écroulera sanglant, l'œil voilé. Et l'homme lui fendra le ventre, d'un trait, avec la pointe effilée du couteau.

Tué demain !

« Pauvre bête », murmura-t-elle.

Afin d'adoucir son heure dernière elle jette par les trous du grillage toute sa collation.

L'animal qui entend tomber quelque chose tourne la tête et renifle. Mais ce marcassin n'aime pas le pain.

Souris a le regret de son geste : « C'est bête ! avec quoi que j'vas me les caler, moi, maintenant ! »

Elle se dirige vers la librairie des

Arts pour y recevoir comme une caresse le sourire de son amoureux.

Pigonneau est à l'étalage, en train d'échafauder une haute pile de romans, quand il aperçoit Souris. Aussitôt il abandonne l'édifice de volumes qui prend l'allure penchée de la tour de Pise, et, sous un pan de son veston, avec le geste furtif des camelots vendeurs de cartes transparentes, il montre une lettre rose.

— Pour moi ? demande Souris, des lèvres.

— Oui... oui... répond Pigonneau, de la tête. Puis, sous la couverture d'un livre, il glisse sa lettre. Souris qui a compris le manège s'approche

de l'étalage, prend le livre, le feuillette et saisit le galant message. Pigonneau, l'air indifférent, est retourné à la construction de sa pile.

Alors Souris s'éloigne, très vite, emportant la précieuse lettre. Elle n'ose l'ouvrir dans la rue, car les passants amusés diraient en la regardant : « C'est de son amoureux ! » Tout à l'heure elle entrera sous un porche.

Souris est émue.

Que contient cette lettre ? Pourquoi Pigonneau lui a-t-il écrit ? Si c'était la rupture.

Une vive angoisse lui pince le cœur. Elle a presque envie de pleurer. Elle

pense qu'elle aime déjà beaucoup Pigonneau.

Avec une hâte nerveuse, dans l'ombre d'un corridor, elle déchire l'enveloppe. Le papier sent la savonnette au jasmin. C'est une odeur que Souris n'oubliera plus désormais. Elle lit :

Ma chérie...

Ma chérie !... Tout de suite elle est rassérénée.

... Ma chérie j'ai senti quand on s'est embrassés sous les arbres du Jardin des Tuileries qui est gravé dans mon cœur, que c'était pour la vie qu'on s'aimerait toujours, je te le jure. Tes doux baisers que tu m'as donné de ta bouche m'ont rendus fou pour la vie. Je pense à toi tout le jour et cette nuit en reve-

nant de notre promenade j'ai pensé dans mon lit que si tu serais là tu me dirais encore que tu m'aimes et moi je te dirais aussi que je t'aime en te donnant de douces caresses sur tes lèvres de velours.

Je t'embrasse follement.

DÉDÉ.

P. S. — Il y a un copain qui m'a donné des billets pour le Moulin de la Galette. On ira demain. Arranges-toi pour rentrer tard chez toi. Dis que tu veilles à l'atelier. J'ai mis des millions de baisers fous dans le petit rond.

Souris colle ses lèvres sur le petit rond et boit, d'un seul coup, les millions de baisers fous qu'y déposa l'amoureux Dédé.

Puis elle s'élance vers l'atelier, car elle est en retard et court, la jupe re-

levée au-dessus des genoux, en gardant dans sa bouche comme un goût de parfum.

A l'atelier, Souris est pressée de questions.

— Qui qu'c'est ton type ?

— Qu'est c'qu'il fait ?

— Quel âge qu'il a ?

Mais la petite prend aussitôt un air mystérieux pour répondre : « C'est un fils de famille... et puis que son père est riche... et puis qu'il m'aime », et elle ne veut plus dès lors, donner d'autres explications. Elle sait bien, la futée, que c'est le bon moyen pour faire marcher les langues et pour se rendre intéressante !

VI

ARPÈTE

Souris devient une apprentie modèle. Elle en possède les trois qualités. Elle a bon caractère, se montre débrouillarde et sait mentir avec aplomb.

Ces demoiselles disent en parlant d'elle : « La môme Souris se dessalle que c'est un beurre ! »

Aujourd'hui, à l'atelier, on discute avec animation.

— J'te l'dis... C'est moi qui a l'plus gros mollet !

— C'est pas vrai... c'est l'mien !

— Le tien ! On dirait un manche à pelle.

— Ne vous boulottez pas l'nez !... C'est l'mien l'plus bath de tous !

— Non, c'est le mien !

— C'est l'mien !

— C'est l'mien !

La première, qui vient de faire un essayage pour le compte d'une cliente difficile, est de fort méchante humeur. Elle crie, du seuil :

— Moins de bruit, siou-plait !

Silence. Les ouvrières se remettent au travail. Mais la conversation ne

tarde pas à reprendre, à voix basse.

— Ecoutez, pour se mettre d'accord, mesurons-les !

— Quoi ?

— Nos mollets.

— Tu rigoles ?

— Vous allez voir... Souris ?

— Mam'zelle Yvonne ?

— Prends l'centimètre et passe sous la table.

— Sous la table ! Pourquoi faire ?

Souris reçoit les instructions à l'oreille.

Yvonne laisse tomber une bobine et dit très haut : « Souris, ramasse le fil ! »

Tandis que la première tourne le dos, Souris se glisse sous la table.

Une à une les ouvrières se penchent:

— Est-ce que tu trouves ?

— Non m'mzelle.

Et plus bas :

— Vingt-neuf centimètres.

— Tu l'as ?

— Non m'mzelle... trente-huit centimètres.

Les ouvrières s'amusent beaucoup à ce petit jeu. Seule, la grande Clémence, pour ne pas faire comme les autres, a déclaré :

— Si t'approches Souris... j'te colle mon soulier dans l'blair.

Mais Souris s'est bien vengée. Elle a répondu :

— Vous voulez pas qu'on vous touche... j'sais bien pourquoi... c'est pasque vous avez du poil !

VII

LE MARCASSIN EST MORT
— VIVE LE VIEUX MONSIEUR ! —

A la porte du restaurant, dans un cadre de feuillages, le marcassin est suspendu par les pattes, tête en bas, le ventre ouvert. Son groin est maculé de sang. De temps en temps une goutte tombe et fait une étoile rouge dans la sciure de bois qu'on a jeté sur le

trottoir. L'animal porte son péritoine tendu sur ses pattes de devant et le restaurateur très artiste, au centre de cette membrane transparente et veinée comme un papier chinois a piqué une rose bleue en étoffe. Il y a encore une autre rose, toute blanche celle-là avec des feuilles d'or, plantée droite dans le derrière du marcassin. De cette rose s'échappent deux cascades de guirlandes qui coulent sur les flancs de l'animal, s'enroulent autour des pattes, vont se rejoindre derrière la tête pour glisser réunies jusqu'au sol.

C'est étrange, Souris ne fut pas émue tout à l'heure en apercevant, aussi ingénieusement décorée, la car-

casse béante du marcassin. Cet animal enguirlandé de feuillages est si différent de l'autre, celui qu'elle a vu reniflant avec désespoir le bois de sa caisse.

Une voix, tout près de son oreille susurre : « Vous aimez la côtelette de marcassin ? »

Interloquée, Souris virevolte.

Un vieux monsieur, tout souriant, attend la réponse.

— Je ne sais pas, m'sieu !

— C'est très bon, vous savez petite, très fin, très délicat, très goûté, très...

Souris s'éloigne. Cette conversation doit cacher quelque piège. Le vieux monsieur est derrière elle. Alors Sou-

ris pénètre dans les magasins du Louvre afin d'échapper à ses discours culinaires.

VIII

LA POURSUITE

Au rayon des épingles à chapeaux, Souris dit : « Ouf ! la barbe » et se croit sauvée, quand elle aperçoit derrière une pyramide de sacs à main le haut de forme et l'œil allumé du vieux monsieur. Alors elle se sauve, court sur le tapis roulant et ne s'arrête qu'au premier étage, sûre d'avoir dé-

pisté l'importun. Elle se trouve à la confection pour dame, près du grand salon central, au rayon des jupons de soie.

C'est jour d'exposition.

Sur de longues tringles de cuivre le long des murs, autour des piliers, entre de petites portes latérales, les jupons sont accrochés. Il y en a des centaines, de toutes les couleurs. Souris s'amuse, naïve, à choisir le plus beau comme si elle en devait faire emplette et jouit silencieusement au contact de cette soie fluide qui glisse dans ses doigts comme une eau fraîche.

« Ah ! ce qu'ils sont bath ! ce qu'ils sont bath ! »

Extasiée, elle lève les yeux vers la muraille où plusieurs étages de jupons se superposent et semblent sous la clarté laiteuse des globes électriques un ruissellement de nuances.

« Un mauve avec des rubans noirs ça qui serait chouette ! »

— Petite !...

Le vieux monsieur est derrière elle, très rouge. Il sourit : « La tentation ! petite... la tentation ! écoutez-moi... je ne suis pas ce que vous pensez... Petite, n'ayez pas peur...

— Non m'sieu, laissez-moi tranquille.

Souris s'éloigne, très vite. Il la suit. Elle l'entend qui psalmodie : « En

vérité je ne suis pas ce que vous pensez... je suis un philantrope... j'aime la jeunesse, voilà tout... que craignez-vous ici... petite ! écoutez-moi donc... vous ne le regretterez pas... »

Il traverse des rayons à sa poursuite. Elle le promène ainsi, à l'ameublement, parmi les buffets, les dessertes, les tables, les fauteuils, les canapés, les chaises, les poufs, les sièges de coin, ronds, carrés, triangulaires, ovales ou biscornus qui débordent sur le passage et gênent la marche, parmi les chaussures, les draps et les camisoles de nuit.

Un ascenseur sort du plancher et s'arrête.

Souris s'y précipite.

La petite porte de fer claque derrière elle. Enfin ! Souris s'enlève. Mais le vieux monsieur a vu le malicieux expédient et, tête baissée, le chapeau à la main, il monte l'escalier qui tourne autour de la cage de l'ascenseur. L'ascenseur s'arrête au troisième étage. Une dame encombrée de paquets en obstrue la sortie. Le vieux monsieur monte toujours, tirant la rampe, comme un alpiniste sur la corniche d'un gouffre s'aiderait de la corde à nœuds. Il arrive au dernier étage en même temps que Souris et Souris reste stupéfaite de le retrouver encore, essoufflé, mais souriant.

Alors la poursuite recommence au milieu des tableaux, des ustensiles de cuisine, des lampes, des baignoires, des tuyaux d'arrosage et des bancs de jardin.

Souris l'observe dans les glaces, flattée de tant d'obstination. Si elle lui parle, que risque-t-elle ? Il n'a pas l'air bien méchant, ce monsieur, et puis, s'il la touche, elle criera... elle criera : « Au secours ! »

Elle s'aperçoit soudain qu'il est décoré : ça ressemble à la Légion d'honneur. Un monsieur décoré, c'est sûrement pas méchant.

Elle a déjà moins peur, beaucoup moins peur. Il doit la trouver bien

gentille pour s'essouffler ainsi à la poursuivre. C'est sûrement la faute de ses yeux et de son petit nez. Voilà ce que c'est d'être si gentille !

Elle ralentit sa marche.

— Vous allez vite ! pff !... souffle le vieux monsieur, mais je me suis juré, pff !, de vous atteindre, pff ! et de vous parler... pff ! Et justement parce que vous vous sauvez ! C'est très bien, très honnête, petite... Cela m'engage à vous offrir ma paternelle amitié. Connaissez-vous la fée Carabosse ?

— Non m'sieu.

— Cela ne fait rien, mon enfant. Oh ! regardez-moi... là... un instant...

C'est touchant ! Vous avez les mêmes yeux que Marguerite... Marguerite, c'était ma fille... elle est morte il y a longtemps déjà... Comme vous lui ressemblez ! Petite, je veux vous revoir... vous ne le regretterez point... c'est votre bonne étoile qui vous a mise sur mon chemin. Alors, dites, à quand ?

— ...

— Allons, répondez ! Vous ne regretterez point d'être venue. A quand ?

— ...

— Auriez-vous peur de moi ?

— Oui.

— Bien peur ?

— Oui.

— Que vous avez tort ! Ai-je l'air si méchant ? Je suis un vieux bonhomme tout triste, ma belle, qui se réjouira de vous voir sourire. Mais, surtout, ne craignez rien, je suis un honnête homme. Alors, on se reverra ? C'est oui ?

— ...

— Alors, c'est oui. Où ?

— Où que vous voudrez.

— Chez moi ?

— Oh ! non.

— Voulez-vous, ce soir, à la sortie de votre atelier ?

— Non, pas ce soir, je ne suis pas libre ; demain, si vous voulez.

— A quel endroit ? A quelle heure ?

— A sept heures. Chez Malabar-Dupontel. Vous savez où c'est ?

— Oui, je sais. C'est entendu... à demain ?

— Au revoir, m'sieu !

— A demain ?

— Oui... à demain.

— Alors, c'est vrai... Vous ne connaissez pas la fée Carabosse ?

IX

UN BEAU SOIR D'AMOUR...

Pigonneau s'est mis en frais de toilette pour conduire Souris au bal. Il s'est d'abord curé les ongles avec un ticket de métro plié en deux, puis il a fait, sous son menton, un large nœud papillon de sa cravate lavallière, dont les pans retombent presque

aussi bas que sa chaîne de montre. Il est coiffé d'un béret de velours noir négligemment tiré sur l'oreille droite, alors qu'une mèche de cheveux frisés tire-bouchonne sur son front. Il tient une grosse canne à la main. Quand Souris l'aperçoit, elle s'arrête, les yeux ronds, la bouche ouverte par l'étonnement.

Mais son amour pour Pigonneau s'exalte encore, car elle entend, derrière elle, s'exclamer une ouvrière : « Mince !... le petit copain de Souris... c'est un étudiant ! »

Pigonneau lui demande :

— Tu as faim, ma chérie ?

Elle répond :

— Oui, ça me creuse depuis six heures.

Alors, il lui offre :

— On va se payer le « restau », dis... tu veux ?

Le restaurant ! Si elle le veut ! Bien sûr ! Ce sera la première fois de sa vie qu'elle entrera dans un de ces beaux établissement où il y a des glaces partout et des nappes sur les tables. A la crèmerie, on mange sur le marbre, et c'est déjà très confortable.

— Allons chez Bugle, dit Pigonneau, l'air dégagé, en homme qui connait les bons endroits ; c'est à prix fixe... on y dîne bien !

Le restaurant Bugle, où « l'on dîne

bien pour vingt-trois sous », est situé près de la rue d'Argenteuil, au fond d'une cour ténébreuse. Quand on entre dans cet établissement, il faut passer sous un arceau de feuillages verts, une sorte d'arc de triomphe de la boucherie fleuri de roses artificielles en papier peint. A des crocs, sont suspendus des quartiers de viande : gigots de prés-salés, cuisseau de veau, épaule de mouton ; parfois des agnelets entiers, minces et cambrés comme des corps d'enfant.

Des mouches prospectent d'une trompe gourmande les replis de ces viandes exsangues et molles.

Il fait si sombre dans la cour que

des becs de gaz brûlent tout le jour dans la salle du restaurant. L'air vicié, trop chaud, s'y alourdit des relents de cuisine, d'eau grasse, de vin aigre et de tabac.

Quand un client pousse la porte, l'air du dehors s'engouffre dans la salle, fait frissonner les feuillages de l'arceau et tel une haleine malsaine éructe l'odeur fade, écœurante, des viandes mortes.

Avec le geste large des semeurs, les garçons jettent de la sciure de bois sous les tables où des clients quinteux expectorent.

Mais il y a des glaces partout dans ce restaurant, à gauche, à droite, au-

tour des piliers, et Souris est bien étonnée en déposant, dans un coin, son parapluie, d'apercevoir devant elle une enfilade de salles illuminées dont les plus lointaines semblent s'enfoncer dans le sol selon l'affaissement semi-circulaire du plancher.

Dans chacune de ces salles, une gamine vêtue comme Souris et lui ressemblant comme une sœur, mime ses gestes et dépose aussi, dans un coin, son parapluie.

La petite, amusée, leur adresse un gracieux sourire. Alors, toutes ces Souris lui répondent au même instant.

— Qu'est-ce que tu prends comme potage ? interroge Pigonneau.

Souris est très embarrassée. Elle lit sur la carte : Perles du Japon, Consommé Vatel, Tapioca Crécy à la crême, Velouté mousseline à la Parmentier. Elle se décide pour celui qui porte le plus beau nom.

— Garçon ! un Velouté mousseline à la Parmentier !

Mais elle est fort désappointée. Le Velouté mousseline à la Parmentier n'est qu'une vulgaire soupe à la purée de pommes de terre. Le pouce du garçon a laissé une empreinte grasse et colorée sur le rebord de l'assiette. Souris l'essuie avec sa serviette qui est dure comme du carton.

Le bifteck est trop saignant. Les

frites, trop calcinées, craquent sous la dent. Le pain seul est bon. Il a le goût de la brioche. Souris trouve que le restaurant, « c'est rudement épatant ».

Tous les garçons arborent à la boutonnière de leurs vestons d'alpaga un numéro de métal. « A quoi qu'ça peut servir, se demande Souris, c'est-i l'numéro d'la maison, le prix du repas ou l'âge de monsieur ? »

Dame ! on ne peut pas tout savoir !

Pigonneau se fait servir une bouteille de vin cacheté à soixante-dix centimes. Souris en boit deux verres, coup sur coup. Ses pommettes deviennent toutes roses. Ses yeux brillent.

Elle a un peu chaud. Elle s'évente avec le menu.

— Mince, j'me sens drôle dans les jambes !

Pigonneau relève la nappe, et sur le marbre de la table, au crayon, fait « l'addition ».

— Devine pour combien qu'on en a ?... On en a pour trois francs quarante-cinq, avec le pourboire.

— Vrai, répond la gamine, on s'tape la tête, on fait des folies !

— Zut ! c'est haut... ça m'tire dans les guibolles ! soupire Souris, accrochée au bras de son amoureux.

Ils montent la petite rue Tholozé,

si mal pavée, si ténébreuse, si escarpée qu'on l'imaginerait à cent lieues de Paris, dans quelque sous-préfecture des Basses-Alpes, sans l'enseigne du Bal, qui, là-haut sur le fond nocturne du ciel, inscrit :

« MOULIN DE LA GALETTE »

en lettres de feu.

Quand ils entrent dans le Bal, Souris est émerveillée par tant de clartés. L'air tiède sent l'orange, les parfums violents et le tabac. Un fin brouillard bleu, fait de toute la fumée des pipes et des cigarettes estompe les lointains de la salle. Souris tousse un peu.

— Ça m'gratte au fond d'la gorge, dit-elle .

— Zim ! pan ! pan ! chantonne Pigonneau en se dandinant.

L'orchestre est haut situé dans une large tribune en amphithéâtre qui domine le vaste rectangle réservé aux danseurs entre le pourtour des galeries.

Un chef d'orchestre chauve et ventru grimpé sur un escabeau se démène comme un furieux et pique l'air de sa baguette. Les cuivres font un tintamarre du diable ! Une petite flûte, gavroche, se gargarise de roulades. Des cymbales éternuent à tout propos,

rappelées à l'ordre par la voix tonnante de la grosse caisse.

— Tu r'connais Dédé... c'est la polka des Déhanchés... tiens, l'refrain.

Toute la salle chante, en sourdine :

Mad-moiselle, mad'moiselle
C'est la hanche qui n'va pas,
Faut accepter mon bras
Ah !
Mad-moiselle, mad'moiselle...

— Y en a du monde qui danse, constate Souris, et pis des drôles de femmes ensemble.

Dans le vaste espace réservé aux ébats chorégraphiques, des couples solidement enlacés tournoient, chalou-

pent, se bousculent, excités par cette musique frénétique.

Un grand riz-pain-sel saute comme un cabri et fait voler ses épaulettes blanches au grand désespoir de sa danseuse, une petite boulotte placide qui s'écrase le nez sur le ceinturon du soldat.

— Vas-y Lili ! clame le joyeux troupier.

Mad-moiselle, mad'moiselle
C'est la hanche qui n'va pas...

Des commis de magasins empoignent à bras le corps des femmes de chambres sentimentales ou des midinettes passionnées qui rigolent, les

yeux brillants, la bouche humide et s'en vont lentement, à reculons, d'un pas rythmique, ventre contre ventre, ballottés dans la foule tourbillonnante.

Des filles qui masquent sous le fard la pâleur de leurs anémies dansent ensemble et jouent de la croupe, souriantes et prometteuses,le visage tourné vers les consommateurs des galeries.

— Hé Souris, tiens ma canne, dit soudain Pigonneau et, r'garde si j'suis costeau...

Le coude levé, il assène un coup de poing sur le ventre de cuir d'un nègre automate dont les yeux rouges s'allument un instant.

— Tu vois... hein ?

— Vrai, soupire la petite avec admiration, c'que t'es fort tout de même.

Un garçon s'avance :

— Vous prenez cette table ? Qu'est-c'qu'il faut servir à ces messieur-dame ?

— T'aimes ça, Souris... la menthe ?

— Oui, j'aime ça.

— Deux menthes à l'eau, commande alors Pigonneau... et vite !

Le garçon s'éloigne.

— Souris, je vais t'apprendre à bien valser. Ça n'est pas très difficile... Tiens, on ira dimanche à Nogent... on rigole sur la Marne... on fait du canot... on danse chez Tanton... on

r'viendra le soir, par le Bois de Vincennes... il fera nuit...

Pigonneau baisse la voix :

— ...Y a des arbres, de l'herbe, on s'asseoit par terre... j'connais des cachettes où personne ne peut nous voir.

L'orchestre prélude.

— C'est une valse, dit Pigonneau, allons-y !

Ils descendent se mêler à la foule des danseurs.

— Ce que ça glisse, remarque la gamine.

— Une... deux... trois... partons !

... Ils valsent si vite, si vite, que Souris, par l'entrebâillement de ses paupières à demi descendues, n'aper-

çoit autour d'elle qu'un grand tournoiement de lumières. Quand elle renverse la tête en riant, les lustres décochent dans ses yeux des rayons multicolores à travers les prismes de leurs pendeloques.

Parfois, Souris sent ses pieds quitter le parquet comme si elle allait s'envoler dans le tourbillon d'une ascension. Pigonneau l'emporte, toute serrée contre lui. Des couples, parfois, les heurtent, les unissant davantage. Le souffle ardent de son danseur se niche dans les frisons de ses tempes.

Alors, elle s'abandonne.

Un grand trouble amollit sa chair. La chaleur des mains de Pigonneau

plaquées dans son dos la pénètre intimement. Comme elle a bu de la menthe, elle ouvre la bouche et aspire l'air, de toutes ses forces, pour « que ça fasse froid dans le fond de sa gorge ».

— Je t'aime, murmure Pigonneau, alors que l'orchestre s'alanguit dans un motif de valse lente.

— Moi aussi, répond-elle toute pâmée de plaisir.

Ils sortent du bal.

La rue Tholozé est déserte. Tous deux s'en vont, enlacés, dans l'ombre des murs et se donnent en marchant de longs baisers sur les lèvres.

Soudain, Pigonneau s'arrête.

— Entrons là, dit-il.

— Où ?

— Là !

Souris aperçoit devant elle un profond corridor qu'éclaire chichement la flamme clignotante d'une lampe à pétrole accrochée au mur dans une étroite guérite de verre.

— Non ! crie Souris dans un recul.

— Pourquoi qu'tu ne veux pas, ma chérie ? interroge Dédé la voix caressante, en frôlant de sa joue le visage de Souris, pourquoi qu'tu ne veux pas ?

— Pasque...

— Pasque quoi ?

Et il la presse bien fort contre lui, épouse son corps sous la caresse des

mains, cherche sa chair à travers l'étoffe de ses vêtements et lui ferme les yeux, brutal, avec des baisers.

La petite se défend mollement.

Il répète persuasif :

— Entrons... dis... entrons... On reviendra bientôt... personne n'en saura rien...

Elle s'alanguit, les jambes flageolantes, réfugiée sur la poitrine de Pigonneau. Lui, croit qu'elle consent et veut l'entraîner doucement vers l'entrée de l'hôtel. Mais, au moment d'en franchir le seuil, Souris se ressaisit, repousse le tentateur de ses bras brusquement tendus et se sauve en criant :

— Non ! non ! Dédé, j'veux pas !

Il la rattrape bientôt.

— Tu es folle, Souris... Pourquoi ne veux-tu pas ?... Tu as peur ?

— Oui.

— Pourquoi as-tu peur ?

Elle ne répond rien et se met à pleurer, nerveusement, les épaules tressautantes.

— Qu'est-ce que tu as? Pleure pas... Vrai... qu'est-ce que je t'ai fait ?... Je t'ai fait mal ? T'es pas gentille, tu sais...

— C'est plutôt toi qu'es pas gentil, sanglote-t-elle, le visage dans ses mains.

Non, elle ne cédera point à Pigonneau, malgré le trouble de sa chair et

les élans de son cœur. Elle craint trop la colère et les représailles de sa famille. Il lui semble qu'en rentrant chez elle, ce soir, malgré son air naturellement ingénu, elle ne saurait dissimuler aux regards de ses parents le secret de sa faute, et qu'elle porterait au front, comme une marque de galérien, la preuve éclatante de sa honte et de son déshonneur.

X

CONSEILS D'AMIES

— Mam'zelle Henriette ?

— Quoi ?

— J'ai rencontré un monsieur au Louvre... I m'a dit comme ça qu'i me donnerait des choses en souvenir de sa petite fille qui est morte... voui ! Il est décoré... voui ! C'est vrai ! J'ai rendez-vous ! Ça vous épate ?

— S'il vient, oui, ça m'épatera.

— Vous croyez qu'i n'viendra pas ?

— J'en suis sûre... on me l'a fait avant toi le coup du « Souvenir ».

Souris reste songeuse un long moment et déclare :

— Alors... j'irai pas.

— Hé Souris !

— Mam'zelle Yvonne ?

— N'écoute pas Henriette.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est une poire. Un jour, moi, j'ai rencontré un vieux monsieur qui m'a payé des tartes et une chaîne de montre en or... même que j'ai dit à maman que j'l'avais

trouvée dans l'Métro... Si tu sais y faire, tu auras tout ce que tu voudras. Avec les vieux... c'est facile !

— Faut que j'y aille... vous croyez ?

— Bien sûr !

Souris n'a pas besoin de réfléchir pour se décider.

— J'irai, dit-elle.

Mais les autres ouvrières de l'atelier veulent aussi donner leur avis.

— Souris !

— Hein ?

— N'y va pas.

— Pourquoi ?

— C'est un satyre qui te coupera les oreilles — On a déjà vu des petites filles éventrées dans les corridors !

— Les viols dans les fiacres, c'est pas rare !

Yvonne, montée sur une chaise, hurle afin de surmonter la clameur : « C'est pas vrai ! C'est pas vrai ! »

Souris très perplexe s'interroge : « J'irai, ou j'irai t'i pas ? » Elle prend soudain une énergique décision : « Et puis zut !... j'irai ! »

Mais elle aura soin de ne pas suivre le vieillard dans un endroit retiré, ni chez lui s'il veut l'y conduire. Prudente, elle se promènera à son côté, dans la rue, sur le trottoir, « parce qu'il y a les passants et qu'on n'a qu'à crier ». C'est dit. Elle ira.

« Ah ! vivement sept heures ! »

XI

LE PREMIER « LAPIN »

Sept heures.

Les ouvrières rangent le travail, dénouent les cordons de leurs tabliers et courent se coiffer devant la glace. Certaines, les coquettes, se « font » les yeux avec le bout carbonisé d'une allumette, augmentent la pâleur anémique de leurs joues sous des placards

de poudre de riz, s'ensanglantent les lèvres au carmin, un carmin qui tourne au violet et sent le rance.

— Prêtez-moi vot'rouge mamzelle Yvonne ?

— Non mais, des fois ! Tu n'y penses plus Souris ! Ah ! je devine ! Le vieux monsieur du Louvre vient ce soir... et tu veux te faire belle pour lui plaire ! Petite grue, va ! Hé Henriette ! Ernestine ! Lucy ! Suze ! Annette !... écoutez ! Un vieux monsieur est en bas, il attend Souris, descendons voir la tête du vieux monsieur !

— Oui ! oui ! clament des voix rieuses.

La grande Clémence crie plus fort que les autres :

— Allons voir le satyre !

Mais Souris est déjà loin.

Elle dégringole l'escalier, son chapeau à la main, afin d'échapper aux sarcasmes des ouvrières si le vieux monsieur n'est pas venu.

Le concierge qui somnole dans sa loge sursaute et crie :

— Ta... ta... ta... la môme, pas tant de raffut !

Souris bondit sur le trottoir.

Est-il là ?

Non. Personne.

Elle se coiffe en marchant et rageu-

se s'enfonce des épingles dans la tête.

Il n'est pas là !

Pour sûr il s'est moqué d'elle. Peut-être bien qu'il ne la trouve point assez jolie. Elle se sauve dans une rue voisine : « Les autres croiront que je suis partie avec lui, pense-t-elle, c'est toujours ça ! »

Elle s'arrête rue Saint-Honoré devant la vitrine d'une épicerie et se regarde longtemps dans une glace qui représente l'immensité derrière les ouvertures crénelées d'un château fort en boîtes de conserve. Elle n'est pourtant pas laide avec ses fins cheveux blonds ébouriffés sur les tempes et ses yeux bleus, si bleus et si câlins.

Alors elle s'en va, lentement, un peu déçue, avec l'espoir de s'entendre appeler, tout à coup, par derrière.

XII

SOURIS VA CHEZ DIEU

Il pleut.

Cependant Souris flâne, abritée sous un vaste parapluie dont la monture fatiguée crève l'étoffe par endroit. Ce parapluie a une histoire. Il est très vieux. Mme Merlu y tient beaucoup et Souris le respecte comme une relique

Sous son dôme, ses parents se connurent un soir d'orage en sortant de l'atelier. L'an passé un coup de vent retourna ce parapluie trop usé, mais Mme Merlu par un prodige d'adresse réussit à le raccommoder. Il durera bien des hivers encore, mais il garde comme un infirme la marque de son accident. Quand il est ouvert, rappelant les ombrelles japonaises à monture de bambou, son dôme se creuse, au centre.

Comme il pleut beaucoup aujourd'hui, l'eau s'accumule dans cette sorte de cuvette et, suintant à travers l'étoffe, glisse le long du manche et sur la main de Souris qui dit :

« Zut ! ça m'dégouline... c'est froid. »

En petits filets ,comme des veines, l'eau court sur le bras de la gamine, pénètre dans la manche, jusqu'au coude.

Devant l'église Saint-Roch une vieille dame interpelle Souris :

— Petite !

— M'dame.

— Vous êtes dans la couture ?

— Oui m'dame.

— Et catholique ?

Interloquée, Souris balbutie, les yeux ronds :

— Oui, m'dame.

— Alors, mon enfant, il faut entrer

dans cette église. On y donne une grande fête en votre honneur. Le Père Truphémus vient bénir les petites ouvrières de Paris. A une heure moins dix la cérémonie finira, afin de vous permettre de regagner sans retard votre atelier. On distribuera des médailles bénites et des images de piété. Entrez, mon enfant.

— Je peux ?...

— Oui, entrez... entrez !

La pluie redouble. Comme ses godillots aux semelles spongieuses sont pleins d'eau, une eau sournoise qui grimpe le long des bas, Souris monte les marches du temple et sous le péristyle ferme son parapluie. Elle pousse

une porte à tambour et reçoit en pleine face une bouffée d'air tiède qui lui fait fermer les yeux. Puis elle s'aventure dans la demi- obscurité du lieu. Derrière elle, sur les dalles, le parapluie qu'elle traîne inscrit son chemin en un long trait humide et sinueux.

Tout d'abord l'église lui parait sombre. Elle ne distingue que les points d'or clignotants des cierges en escalier sur le maître-autel. Ses yeux s'accoutument peu à peu à la pénombre. Elle aperçoit dans la nef centrale une centaine de femmes à genoux. Le Suisse, en grand uniforme de gala, s'avance vers Souris.

— Allez vous asseoir, petite.

— Merci m'sieu, j'suis pas fatiguée.

— Ça ne fait rien. Faut vous asseoir, là-bas, avec les autres. Sans ça vous n'aurez pas de médaille.

— Bien m'sieu.

Timide, Souris s'avance dans la nef, traînant les pieds afin de ne point faire claquer ses talons sur les dalles. Elle s'agenouille auprès d'une jeune fille qui ne cesse de murmurer à mi-voix, le front appuyé contre le dossier d'une chaise : « Doux Jésus je vous donne mon cœur... Doux Jésus je vous donne mon cœur... Doux Jésus ! »

Souris voit en chaire un homme vêtu de blanc, qui prie debout, les

bras croisés, la tête rigide, les yeux levés. Soudain l'homme ouvre les bras et de la main droite frappe sur le rebord de la chaire. Les femmes se lèvent et s'asseoient. Il se fait un grand bruit de semelles grattant le sol et de chaises remuées. Tout retombe dans le silence. On perçoit à peine, dehors, l'appel bref d'une trompe d'auto...

L'homme prononce, très lentement: « Mes sœurs...

Il a une voix puissante, ample, profonde, qui s'épand à l'aise dans le vaste vaisseau de l'église, visite les plus lointaines chapelles latérales et va se perdre, là-haut, tout là-haut,

dans les voûtes obscures. Cette voix cependant a des inflexions parfois très douces, presque chantantes. Elle rudoie et caresse tour à tour. Souris en subit le charme pénétrant.

Le Père dit à ces femmes attentives combien il est heureux de constater qu'il y a encore, parmi les modestes ouvrières, des cœurs purs, des âmes ferventes qui ont su résister à l'attrait fascinateur du luxe.

Les mains crispées sur le rebord de la chaire, penché en avant comme pour leur parler de plus près, il clame, la voix vibrante :

« Mes sœurs, vous serez les élues de Dieu ! Ah, vous aurez connu les

jours sans pain, la vie âpre et pénible des petits et des humbles, les labeurs écrasants dans les ateliers trop étroits où l'on étouffe, vous aurez meurtri vos doigts et usé vos yeux à façonner ces mille vanités de la mode qui vous auront laissées songeuses parfois, avec l'amer regret d'un désir impossible. Votre jeunesse laborieuse n'aura point connu les fêtes ni les plaisirs faciles. Réjouissez-vous, car à l'heure reposante de la mort, vous entrerez au Paradis saluées par des chants d'allégresse. Les chérubins viendront au devant de vous, secouant des palmes, tandis que transfigurées vous irez vers eux, vêtues cette fois d'une robe ma-

gnifique, d'une robe plus somptueuse que la plus somptueuse de vos « créations » d'une robe tissée de tous vos espoirs déçus, de vos souffrances, de toutes vos luttes, d'une robe tissée de Lumière. Ainsi soit-il. »

Souris, qu'amollit la tiédeur d'une bouche de calorifère, écoute, dans une demi-conscience les paroles d'un Père si lyrique.

La pluie a cessé.

Le soleil qui rit dehors maintenant traverse un vitrail, sur lequel Saint Paul, hiératique, lève deux doigts, et habille Souris de toute la gamme des couleurs. La gamine, les yeux clos dans ce frissonnement, rêve qu'elle

entre chez Dieu avec sa robe de Lumière et qu'elle goûte enfin, en récompense de tous ses chagrins, la béatitude éternelle des Elus.

Et voici que les orgues chantent... Mais une voix, qui n'est pas celle de Dieu, murmure à l'oreille de Souris :

— Petite, je suis bien content de vous retrouver.

— Hou ! fait Souris en sursautant.

Le vieux monsieur est assis près d'elle. Il a trompé la surveillance du bedeau et s'est faufilé dans le chœur.

— Je vous ai aperçue de loin... Je suis rentré derrière vous.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier soir ?

— Mes douleurs, petite, mes douleurs ! Quand la température varie j'ai des rhumatismes dans les articulations... hier je ne pouvais pas faire un pas... aujourd'hui ça va mieux... Je viendrai ce soir, sans faute, si vous m'attendez.

— Ce soir ?... Vous dites ça... et vous ne viendrez pas.

— Si... si... ce soir... et je vous donnerai ce que je vous ai promis... vous...

La pieuse jeune fille qui tout à l'heure offrait son cœur à Jésus se scandalise de cette coupable conversation. Elle dit, presque à voix haute :

« Vraiment il y a des gens qui ont du toupet ! »

Souris devient rouge jusqu'au bout des oreilles et le vieux monsieur se lève un peu gêné.

— Je m'en vais... à ce soir... sans faute !

Le vieux monsieur ajoute encore quelques paroles. Mais Souris ne les entend point, car des voix ferventes clament maintenant : « Allelluia !... Allelluia ! »

Le vieux monsieur s'éloigne en renversant un prie-dieu.

« Que vais-je faire, pense alors Souris, Dédé aussi, va venir m'attendre ce

soir à la sortie... que va-t-il se passer si tous les deux se rencontrent ? »

Elle regrette presque d'avoir accepté ce rendez-vous. Elle aime Pigonneau, oui, elle aime Pigonneau, mais le vieux monsieur lui apportera un beau cadeau, et dame ! un beau cadeau, c'est presque aussi doux à recevoir que les baisers de son amoureux ! Et puis les filles de son atelier seraient bien étonnées...

— Je sais bien ce que je vais faire, murmura-t-elle.

Alors elle quitte sa place, sort de l'église après avoir entendu les reproches d'une dame qui cherche à la retenir par la promesse d'une médaille

bénite, et court à la poste de la rue du Louvre.

Là, sur une formule télégraphique, elle écrit : « Mon Dédé, vient pas ce soir, y aura maman. Je t'embrasse avec des flammes dans mon cœur. Souris. »

Après avoir plié son billet elle ira le glisser sous la couverture d'un livre à l'étalage de la librairie des Arts. Pigonneau lira le message, et pensera: « C'est bien ennuyeux, mais, comme elle m'aime ! »

XIII

PRESQUE REINE...

Zut, il n'est pas là !

— Ça y est, Souris ! goguenarde la grande Clémence, le vieux monsieur t'a posé un lapin !

— C'est un lapin ! c'est un lapin ! braillent toutes les ouvrières de l'atelier en se bousculant sur le seuil.

Mais la petite, d'une voix clairon-

nante, étouffe les ricanements narquois.

— Eh ben ! justement les filles, c'est pas un lapin ! ça vous la ferme hein ! Et la preuve que c'est pas un lapin, t'nez, la v'la, la preuve !

Légère, Souris s'élance. Une automobile est arrêtée près du trottoir. Par la portière entr'ouverte le vieux monsieur multiplie des clignements d'yeux et des signes de tête.

— Je viens !... je viens !... crie Souris.

Elle pénètre dans la voiture.

La portière claque.

Silencieuse la voiture s'éloigne.

A travers les glaces bisautées de la

limousine, Souris nargue les ouvrières:

— A r'voir !... à r'voir !

Vrai ce qu'elles en font des bobines !... La grande Clémence doit rager... et Yvonne donc !... Et Henriette !... Et Virginie !... Virginie qui ne peut trouver d'amoureux à cause de son nez camard et de son œil qui louche... ah ! elles se sont moqué d'elle, les méchantes filles, le jour de son arrivée à l'atelier... eh bien, ce soir, Souris l'arpète prend sa revanche! Toutes, bien sûr, vont en crever de jalousie.

— Allons, c'est très gentil d'être venu, dit le vieux monsieur en souriant, c'est très gentil !

Mais Souris s'aperçoit de son imprudence. Quoi ! Elle a suivi le vieux monsieur ! Elle est maintenant assise à son côté dans une voiture qui file à toute allure !... si elle criait, personne ne l'entendrait ! Le sot orgueil lui a-t-il à ce point fait perdre la raison ? Elle se dresse :

— M'sieu, j'veux descendre !

— Tout doux... tout doux ma belle, pas d'imprudence !... Il est défendu de descendre avant l'arrêt complet de la voiture... Asseyez-vous donc !

— M'sieu j'veux descendre !

— Auriez-vous peur ? Oh ! la petite sotte... ai-je l'air d'un Croquemitaine?

— M'sieu j'veux descendre !

— Mon petit enfant ne pleurez pas, et écoutez-moi. Il ne vous sera fait aucun mal. Où croyez-vous donc que je vous mène ? Allons... répondez !

— Oh ! m'sieu... m'sieu... laissez-moi descendre !

— Nous allons dîner. Après, vous rentrerez chez vos parents... je vous le promets... vous rentrerez chez vos parents.

— C'est... c'est vrai ?

— Oui... c'est vrai ! Allons, asseyez-vous... Et comment vous appelle-t-on ma toute belle ?

— Souris, répond la petite qui perd la tête.

— Souris ! oh ! oh ! c'est un sur-

nom n'est-ce pas... il est joli ! Eh bien ! Mademoiselle Souris je me présente : comte Flavinien de la Raguanerie... Je suis veuf et j'ai soixante-sept ans... Je vous baise la main mon enfant.

— Oh ! m'sieu.

— Rassurez-vous, ce sera tout.

— M'sieu !

— Qu'avez-vous ?

— Je voudrais bien m'en aller.

— Vous en aller !

— Oh ! oui m'sieu.

— Eh bien, moi je vous garde ma petite, mais pour quelques heures, tranquillisez-vous. Voyons, voyons, il ne vous sera fait aucun mal ! Je ne

suis qu'un pauvre homme trop riche, qui s'ennuie. J'ai épuisé tous les plaisirs du monde, car je suis fort puissant et rien ne m'est refusé... Maintenant mon enfant ma seule et dernière joie est de distribuer un peu de bonheur autour de moi. Je suis devenu philanthrope... mais à ma manière. Avez-vous lu les contes de fée, petite ? Oui. Vous savez alors qu'il existe de par le monde de bonnes vieilles aux mentons en galoche, aux nez crochus, qui réalisent les souhaits les plus extravagants. Vous le savez ?

— Oui m'sieu.

— Eh bien, regardez mon nez, mon enfant. Est-il crochu ?

— Un peu m'sieu.

— Et mon menton est-il pointu ?

— Dame ! un petit peu aussi.

— Et si j'étais une fée habillée en vieux monsieur ? Je vous ai demandé lors de notre rencontre au Louvre : « Connaissez-vous la fée Carabosse ? » Vous m'avez répondu : « Non ». J'ai pensé : Tant mieux, elle ne m'a pas reconnue.

— Des fois, balbutie Souris les yeux ronds, c'est des blagues que vous dites ?

— Non. Ainsi quand je vous ai rencontrée pour la première fois, vous vous en souvenez ?

— Oui m'sieu.

— Vous regardiez avec des yeux

d'envie les côtelettes d'un marcassin...

— Oh ! c'était pas pour les...

— Si ! Si ! Ne dites point le contraire. Vous regardiez avec des yeux d'envie les côtelettes d'un marcassin et vous murmuriez, tout bas : « Dire qu'il y a des gens qui mangent de ça ! » Quelques instants plus tard, au magasin du Louvre, je vous ai vu bayer devant la cascade des jupons de couleur. Vous pensiez, déjà coquette : « Que je serais belle si j'en avais un ! » Est-ce vrai ?

— Oui m'sieu.

— Eh bien, mon enfant, je n'ai point de baguette magique, mais j'accomplis quand même des miracles. Ce

soir vous mangerez de la côtelette de marcassin et demain vous achèterez, au Louvre, un jupon de soie. N'avez-vous aussi, jamais souhaité Souris, être, ne fut-ce qu'une heure, une grande dame, comme celle à qui vous livrez parfois des robes ?

— Oh ! si m'sieu... une fois !

— Ah ! ah ! Mademoiselle Souris, ce soir, je vous sacre princesse. Nous sommes arrivés. Descendons.

La voiture vient de pénétrer sous le porche d'un hôtel particulier. Un valet se précipite et ouvre la portière.

— Princesse, passez la première, dit le comte.

Le valet saisit Souris sous les ais-

selles, l'enlève et la dépose sur le sol.

Ah ! si les filles de son atelier la voyaient ! Mais voici qu'une soudaine appréhension lui paralyse les jambes.

Où se trouve-t-elle, que fait-elle ? Et que lui veut, après tout, ce vieux monsieur souriant ?

Des images rouges de publications populaires qui montrent des assassins bien vêtus égorgeant des petites filles, défilent devant ses yeux comme un cinématographe sanglant.Oui, que fait-elle ?

— J'veux m'en aller maintenant... j'veux m'en aller !

— Petite peureuse ! dit le comte en l'entraînant.

Souris se laisse faire, étourdie, presque sans résistance et monte un grand escalier de marbre blanc. Au pied de cet escalier, un gigantesque orang-outang de bronze brandit au-dessus de sa tête une noix de coco lumineuse.

Souris entend gouailler le valet de pied : « Heureusement qu'elle a l'air propre celle-là... c'est pas comme le mendigot d'avant-hier, ce qu'il nous en a laissé des puces ! »

Deux laquais en livrée, qui se tiennent immobiles sur le palier, écartent les battants d'une porte et Souris s'arrête, éblouie, sur le seuil d'un vaste salon blanc et or, éclairé comme pour une fête. Tant de lu-

mière la rassure. On n'a très peur que dans les ténèbres.

— Or ça princesse, que ne me suivez-vous ?

— C'est à cause du tapis... mes souliers sont rudement sales... ousqu'est le paillasson ?

— N'en soyez point troublée, princesse... Fœdentur siquidem cothurni immaculata splendit anima, comme dirait Saint Paphnuce.

Une tenture de velours pourpre qui masque presque tout un mur s'écarte lentement ainsi qu'un rideau de théâtre et découvre la salle à manger. Sur le seuil, un maître d'hôtel immobile, les favoris en cornet à bonbons,

le menton dans son faux-col, clame, solennel : « Monsieur le Comte est servi. »

Dans la salle à manger, il y a une haute cheminée ainsi qu'on en voit dans les beaux châteaux d'Anjou et de Touraine. On pourrait y cuire un bœuf entier. Sur le manteau de la cheminée, une Vierge bleue, en bois grossièrement sculpté, porte dans ses bras repliés son petit Jésus coiffé de rayons comme un porte-allumettes.

La table magnifiquement servie n'est éclairée que par la lumière discrète des bougies fichées dans deux candélabres d'argent à six branches. Un petit abat-jour rose emprisonne la

flamme de chaque bougie et diffuse sur le visage pâle de Souris des teintes délicates d'aquarelle.

Le reste de la salle s'estompe dans l'ombre.

Pourtant, sur une crédence, à cause d'une flamme hardie qui danse hors d'un abat-jour, la panse d'une aiguière d'or s'allume, par instant, d'une étincelle.

Il y a, sur la table, dans un surtout de vermeil, les plus belles espèces des roses. C'est une explosion de couleurs et de parfums. Des flancs du vase surgissent, avec l'élan des figures de proue, deux statuettes chryséléphantines qui lèvent les bras en un geste

d'offrande et laissent choir sur la nappe, pour s'y dérouler en méandres capricieux, des guirlandes de chèvrefeuille.

— Pourquoi qu'j'ai quatre verres ? interroge Souris qui n'a plus peur maintenant.

— C'est parce que nous boirons quatre sortes de vins, répond le comte. Princesse, choisissez une rose pour votre corsage et penchez-vous... Je vous couronne de chèvrefeuille !

On présente à Souris les mets les plus recherchés. Des viandes si tendres qu'elles semblent fondre dans la bouche, des sauces si bien liées qu'on peut les savourer comme des crêmes.

Mais la princesse est bien ennuyée quand on lui tend un plat. Elle ne sait point se servir elle-même et, maladroite, tache la nappe et ses habits. Puis un grand larbin surgit à chaque instant à ses côtés, se casse en deux, susurre à ses oreilles le nom d'un crû renommé et remplit son verre. Souris le vide alors, d'un trait, par politesse.

C'est comme pour le pain ! A peine a-t-elle absorbé la dernière bouchée qu'un autre morceau, sur un plat d'argent, lui est aussitôt apporté. Souris n'a plus faim, mais elle sait « qu'il ne faut pas perdre le pain si pénible à gagner » et ne veut point laisser auprès de son assiette la moindre croûte.

Elle s'efforce, mastique avec désespoir, se bourre, s'étouffe presque.

— Buvez, princesse, quelques lampées de ce pétillant champagne. Est-ce bon ?

— Mince, répond la princesse en faisant claquer sa langue, ça pique comme de la limonade... mais c'est meilleur !

Le maître d'hôtel parait, portant un plat. Il s'arrête auprès de Souris. Derrière le voile léger d'une odoriférante fumée il proclame gravement, tel un huissier de l'Elysée : « Côtelettes de Marcassin des Ardennes sur canapé Impérial à la truffe du Périgord. » Puis il s'incline.

— Hé bien princesse, sourit le comte, votre souhait se réalise.

— C'est qu'j'ai plus faim ! avoue la princesse, à mi-voix.

— Emportez ces côtelettes et servez les entremets, ordonne le vieillard. Quant à vous, princesse, votre refus est un enseignement. Vous venez de constater l'inanité d'un rêve. C'est votre premier pas dans le sentier de la sagesse. Les avez-vous assez désirées ces côtelettes de marcassin ?

— Mais m'sieu, puisque je vous dis qu'c'est pas ça que je regardais.

— Qu'était-ce donc alors ?

— C'était à cause que ça me fai-

sait quéque chose... à cause qu'on l'avait tuée.

— Qui ?

— La bête. Oui, je l'avais vue en vie, dans une boîte, le jour avant... même que j'y ai donné ma collation et que j'ai eu mal à quatre heures.

— C'est très gentil d'avoir si bon cœur. Mais, princesse, remontez donc votre couronne de chèvrefeuille qui glisse peu à peu sur votre oreille gauche.

Souris, les joues toutes roses maintenant trouve « qu'il fait bon vivre » et s'évente avec sa serviette.

— J'rigole ! avoue-t-elle à haute voix.

Le comte qui l'observe, la lèvre narquoise, salue et répond : « Moi aussi, mon enfant ».

Souris a modelé « des bêtes » avec de la mie. Il y a le père Lapin, la mère Lapin et tous les petits Lapin qui se poursuivent à la queuleuleu sur le vélodrome de son assiette.

Elle jette quelques miettes derrière eux et déclare, gravement :

— Ça, c'est les crottes des lapins !

On apporte des bols pleins d'eau tiède.

Le comte croit prudent de prévenir un geste malheureux.

— C'est pour les doigts, dit-il; trempez-les dans l'eau après les avoir

frottés avec la tranche de citron. Tenez, comme ceci.

Elle le regarde faire et l'imite.

— Vrai ! c'est sale... à table, pense-t-elle.

— Maintenant princesse nous allons nous rendre par l'ascenseur à mon belvédère-bibliothèque.

— Vous avez un ascenseur !... Ça me fait drôle !... J'aime bien quand ça monte... et aussi quand ça descend... si j'en avais un, je m'amuserais, allez !

— Ah ! Ah ! Vous cultivez les sensations ! Attendez un peu, princesse !

Ils « font » une partie d'ascenseur.

Le comte appuie sur un bouton. Frr... frr... frr...

Une vibration secoue l'appareil qui s'élance soudain et monte, monte, à toute vitesse, comme s'il allait, là haut, crever le plafond de verre et bondir dans le ciel. Mais il stoppe au quatrième étage. Vite, le comte touche un autre bouton. La descente est rapide, comme une chute. Souris jette de petits cris nerveux.

— Houille !... ça m'chatouille dans l'estomac... ça va trop vite ! Houille ! Houille !

Mais le comte, un doigt sur un bouton, commande la manœuvre. Alors ce sont des élans soudains, des arrêts

brusques en pleine ascension, des descentes inattendues et des rebondissements.

Souris se cramponne des deux mains au rebord de la banquette sur laquelle elle est assise et gémit des supplications : « Arrêtez !... hoho ! houille ! arrêtez m'sieu... j'sens... j'sens que... houille ! »

Le comte immobilise enfin l'ascenseur au quatrième étage.

— Eh bien, princesse, y passeriez-vous ainsi vos journées ?

— Oh ! non m'sieu, ça fait trop mal au cœur.

— Allons ! Encore un autre pas dans le sentier de la sagesse.

— Soutenez-moi m'sieu !... tout tourne... j'dégringolerais...

— Là... asseyez-vous dans ce grand fauteuil.

— Ousqu'on est, ici ?

— Dans ma bibliothèque. Maintenant, écoutez-moi. Dans quelques instants nous nous dirons adieu. Vous me remettrez cette couronne de chèvrefeuille, insigne d'une éphémère majesté. Ainsi que dans les contes de fées, sitôt fini l'enchantement vous redeviendrez mademoiselle Souris, apprentie couturière. Mademoiselle Souris vous venez de vivre, durant deux heures, sur un pied (je dirai plutôt sur un trône) de cinq cent mille

livres de rente et vous allez retourner chez votre mère, dans un humble logis de faubourg. Mais ne le regrettez point. Qu'avez-vous... vous pâlissez ?

— J'ai mal au cœur.

— Tant mieux, mademoiselle Souris, tant mieux. Apprenez donc ainsi que les repas des riches, si délicats, si recherchés n'exemptent point des indigestions. De même leurs palais ne les protègent point contre la souffrance et leur fortune contre l'ennui. Ah ! l'ennui des riches, c'est le cancer qui ronge sournoisement leur vie...

— M'sieu ! Donnez-moi un peu de quelque chose à boire... vite ! vite ! j'ai bien mal vous savez !

Le comte sonne un domestique.

— Baptiste, apportez tout de suite, un verre d'eau sucrée et un flacon d'eau de mélisse.

— Bien monsieur le comte.

— Mademoiselle Souris, cet humble remède guérit parfois aussi les millionnaires. J'avais l'intention de vous tenir un long discours pour vous prouver que le bonheur n'est point réservé aux seuls riches et que, sur cette terre... Voulez-vous que j'ouvre la fenêtre ?

— Oh ! oui...

— Tenez, voici Baptiste !... donnez Baptiste !... Buvez mademoiselle Souris ?

Souris, par petites gorgées, vide le verre.

— Eh bien, ça va mieux ?

— Oui... ça m'chauffe là dedans... mais j'voudrais bien retourner chez maman.

— Vous voulez retourner chez votre mère ! Sage décision. Baptiste, prévenez mon chauffeur qu'il prépare... voyons... le coupé bleu. Mademoiselle Souris, avant de descendre par l'ascenseur...

— Oh ! non... pas par l'ascenseur !

— Soit. Par l'escalier. Avant de descendre, dis-je, je vais vous donner ce que je vous ai promis. Prenez cette enveloppe. Elle contient mille francs

en dix coupures de cent francs. Mille francs ! C'est une somme pour vous, n'est-ce pas ? Pour moi, ce n'est rien. Avec ces mille francs vous réaliserez quelques-uns de vos désirs et cela vous causera plusieurs joies. Hélas ! je n'ai même plus de désirs et j'irai perdre cette somme au jeu en cinq minutes et sans émotion. Maintenant mademoiselle Souris, soyez heureuse!.. Qu'y a-t-il Baptiste ?

— Monsieur le comte, le coupé bleu est avancé.

XIV

OUI MAIS, LA VIE...

Zut ! dit Souris, il est rien noir, l'escalier.

Souris vient de descendre du coupé bleu qui l'a reconduite au faubourg, chez ses parents.

Maintenant elle rentre chez elle et monte les étages, péniblement. Elle

n'a plus mal au cœur, mais elle est très fatiguée.

— Mes jambes... elles sont lourdes, pense-t-elle en butant contre les marches.

Elle tire la rampe, des deux mains.

— J'vas dire à maman qu'on a veillé tard à l'atelier... j'suis vannée... vrai !... Des fois qu'i viendrait un revenant pour me chiper mes sous... il est rien noir, l'escalier !

Une porte s'ouvre, au troisième étage, là-haut. Une lueur découpe, dans la nuit, sur le palier, les barreaux de la rampe.

Une femme se penche et grogne :

— Je parie que c'est elle !

— Si c'est elle, ajoute une grosse voix, elle va voir comment que j'm'appelle !

— Zut, souffle Souris, c'est moman et pis pepa.

Elle s'arrête, retenant son souffle, les jambes raides.

— C'est-il toi, Marie? crie la femme, c'est-il toi Marie ?... Répondez donc, celui qui monte !

— Pardi, gronde la grosse voix, elle a peur à ses fesses... attends un peu, je viens avec la lampe.

La lueur s'avive en clarté. Un bras s'avance au-dessus de la cage de l'escalier et dresse la lampe, comme un phare. Souris reconnaît le caraco de

sa mère et le pantalon paternel en velours jaune. Mais les visages restent dans l'ombre, au dessus de l'abat-jour de carton.

— Tu la vois ?

— Non... et toi ?

— Marie ! Si tu ne réponds pas j'descends te chercher... c'est-il toi ?

Un mutisme prolongé exaspérerait la colère paternelle.

— Oui... c'est moi... sanglote Souris.

— Ha ! ha ! ha ! ha ! ricanent les deux voix d'en haut.

— Vous m'ferez pas de mal au moins, implore la petite que l'épouvante dégrise peu à peu.

— Monte toujours ! ordonne la mère, tu verras bien ce qui se passera.

— Si je monte... pepa me battra ?

— Monte, qu'on te dit !... sans ça, on va te chercher !...

Souris gravit le troisième étage avec la détresse d'un condamné à mort qui marche à la guillotine. Le père est rentré, emportant la lampe. Seule, dans l'encadrement de la porte, sur un fond à peine éclairé, se dresse la sombre silhouette de la mère. Son immobilité est redoutable. Sur ses larges hanches, la femme campe ses poings et fait saillir les muscles de ses bras noueux, fortifiés par les durs travaux domestiques.

— D'où qu'tu viens ?

— D'l'atelier, moman.

— Menteuse !

— Si moman...

— Menteuse ! J'en viens, moi, de ton atelier... les apprenties ne veillent pas... j'me suis renseignée... d'où qu' tu viens ?

— Maman... maman... je te jure... hi... hi... hi... qu'il m'a rien fait...

— Qui ?

— Le... monsieur...

— Le monsieur ! Ah ! c'est du propre ! Ah ! c'était donc ça ! Polyte, ta fille est une catin, tu m'entends, une catin !... Toi, entre, fille perdue !

— Houhouhou ! Houhouhou ! hurle Souris, les coudes levés, pour se garer des coups.

— Ah ! te voilà, menace le père, te voilà, traînée !... à genoux !

— Pepa, j'te jure qu'i m'a rien fait ! oui pepa... i m'a rien fait !... je te le jure !... et puis i m'a donné ça... tiens, prends pepa, c'est des sous !

Souris, dans l'espoir d'apaiser le courroux paternel sacrifie son trésor. Elle se promettait pourtant de le conserver en cachette, afin de s'acheter, au gré de ses fantaisies, une bague, des rubans pour son cou et des frites dans un cornet avec beaucoup de sel dessus.

— Des billets de banque ! Un... deux... trois... six... dix ! Mille francs ! Marie, où as-tu volé ça ?

— Je te l'ai déjà dit pepa... c'est un monsieur qui me les a donné... mais i m'a rien fait pepa j'te l'jure... oui j'te l'jure qu'i m'a rien fait ! pepa...

— Tais-toi !

— Ho ! pepa...

— Tais-toi, N... d... D !

Merlu compte de nouveau les billets, lentement, en faisant craquer le papier entre ses gros doigts malhabiles.

— C'est tout de même vrai... y a mille balles là-dedans... Marie, ré-

ponds maintenant... c'est pas des blagues... tu n'as pas volé ça ?

— Non... non... papa... puisque j'te l'dis... c'est un monsieur qui m'les a donnés... et pis qu'i m'a rien fait... j'te l'jure...

— D'abord, intervient Mme Merlu, elle n'a pas la caisse de sa patronne bien sûr... Et où habite-t-il ce monsieur ?

— C'est loin... dans une grande rue.

— T'as été chez lui ?

— Vo-ui... mais j'te jure qu'i m'a rien fait... moman... j'te jure qu'i...

— Tu le reverras ?

— Non.

— T'as au moins son adresse ?

— Non.

— Petite bêtasse ! Fallait regarder le nom de la rue et le numéro de la maison... on n'est pas godiche à ce point ! t'as bientôt quatorze ans, t'es plus une gosse tout de même ! Va donc le retrouver maintenant ce particulier-là !... ah ! ben ouiche ! autant chercher une épingle dans un grenier à foin... Un homme comme ça, c'est précieux pour nous autres... Mille francs ! Ça paye bien des choses!

— On pourra s'offrir un phono, propose Polyte.

— Passe-moi donc les billets, que je les serre dans le buffet pour ce soir,

commande Mme Merlu, demain j'irai les porter à la caisse d'épargne, en attendant qu'on les dépense.

— Tiens la bourgeoise... v'la tes fafiots ! dit Polyte avec trop d'empressement.

Mais Mme Merlu, soupçonneuse, les dénombre, un par un.

Elle glapit soudain, la voix aiguë :

— Y en a que neuf ! où qu'est l'autre ? Polyte... c'est-i toi qui l'a pris ?

— Moi ?... non.

— Sacré menteur ! Oui, c'est toi qui l'a pris ! Tu l'caches dans ta main, derrière ton dos... Allons, donne-moi le billet ! Si tu te figures que je vais

te laisser recommencer tes saoûleries avec cet argent-là !

— D'abord, cet argent-là, c'est pas le tien !

— Et c'est-il le tien ?

— Oui c'est le mien !

— Ivrogne ! Fainéant ! Propre à rien !

— Ah ! tu sais la bourgeoise... pas des mots comme ça... ou j'cogne !

— Essaie donc un peu, sale lâche ! Essaie donc, salaud !

Polyte, les yeux mauvais, s'avance vers sa femme qui l'attend, agressive, les poings en avant.

Mais Souris à l'habitude de ces sortes de scène. Elle éteint la lampe

en soufflant dessus. L'expédient réussit toujours.

— Pepa, si j'l'avais pas retenue... tu l'aurais fait tomber, la lampe !

— Bon Dieu ! crie Polyte, où c'est-i qu'elles sont les allumettes ?

Souris a soin de les cacher dans sa poche. Polyte et sa femme promènent leurs mains, à tâtons, sur tous les meubles de la chambre. Peu à peu, la sourde colère qui animait leur querelle s'atténue et bientôt ils unissent leurs efforts, dans la commune recherche des allumettes.

Souris les retrouve quand ses parents sont plus calmes. Parfois la discussion reprend, mais beaucoup moins

vive, et c'est presque toujours Merlu qui finit par céder.

Maintenant Souris est étendue dans la tiédeur de son petit lit et, les yeux ouverts sur la fenêtre lumineuse où ruisselle la clarté lunaire, elle songe aux étranges péripéties de sa mystérieuse aventure.

Ce soir, elle a été Princesse, comme dans les contes de Ma Mère l'Oye. Jamais les ouvrières de son atelier ne voudront ajouter foi à cet extraordinaire récit. « Souris, princesse ! Ah ! ah ! ah !... L'arpète, avec son humble robe de percale et ses gros godillots...

ah ! ah ! ah!... T'as la folie des grandeurs ma fille ! »

Cela est vrai pourtant, Mesdemoiselles, Souris a été princesse, oui, princesse ! Sa tête blonde fut ceinte d'une symbolique couronne de chèvrefeuille. Elle a mangé les mets les plus recherchés, bu les vins les plus rares, alors qu'autour d'elle, autour de la table illuminée, l'air immobile était lourd de parfums.

— Canaille ! Ivrogne ! éructe une voix.

Souris se dresse. Elle écoute. Plus rien. C'est Mme Merlu qui rêve. Souris s'enfonce de nouveau dans son petit lit et ferme les yeux.

... Si elle est riche un jour elle ne travaillera plus... Elle habitera dans une belle chambre claire... elle cirera son parquet... elle aura des rideaux à sa fenêtre... des rideaux blancs... Elle s'achètera une cuisinière avec des robinets de cuivre qui brillent comme de l'or... puis elle se mariera. Avec qui ? Tiens, pardi, avec Pigonneau !

« Mince, dit Souris, v'la mon lit qui marche tout seul. »

En vérité, sur les rayons lunaires qui tombent obliques dans la chambre, le lit de Souris glisse comme sur des rails. Il traverse la fenêtre sans

casser les vitres et s'élance dans la nuit.

Souris est bien étonnée. Elle se cache la tête sous la couverture, car si elle regardait autour d'elle en se penchant, elle aurait pour sûr le vertige.

Le lit stoppe.

« Coucou… la voilà ! » dit une voix. Souris tire le drap et sort la tête. Il fait grand jour. Elle se trouve au milieu d'une clairière, dans un bois.

« Coucou… la voilà ! » répète la voix. Cette voix vient d'en haut.

Souris lève les yeux. Pigonneau tombe d'un arbre comme un léger écureuil et s'avance vers elle en souriant, le chapeau à la main.

— C'est l'endroit que j'connais, souffle-t-il, l'endroit où personne ne peut nous voir.

Il la saisit dans ses bras.

— Ma chérie est-ce que tu seras gentille aujourd'hui ?

Souris va répondre « Non ! » dans un recul instinctif de son être, mais elle songe : « Céder à son amoureux, est-ce si mal faire ? » Tout à l'heure, ses parents se soucièrent moins de savoir si elle revenait intacte de son aventure que de s'emparer des précieux billets. Alors ?

Souris perd la tête.

La bouche, toute proche, de son

amoureux baigne ses yeux clos d'une haleine tiède.

— Ma chérie, est-ce que tu seras gentille aujourd'hui ?

Elle dit : « oui » dans un souffle et ferme ses grand yeux câlins.

Ho !

Son petit cœur fait toc, toc, toc...

Paris 1913.

TABLE DES MATIÈRES

—

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le vingt mars mil neuf cent quatorze
PAR
G. CLOUZOT
A NIORT
pour le
MERCURE
DE
FRANCE



MERCVRE
DE FRANCE

(*Série moderne*)

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

paraît le 1er et le 16 de chaque mois

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique
Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie
Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères
Revue de la Quinzaine

—

Le *Mercure de France* occupe dans la presse une place unique : il est établi sur un plan très différent de ce qu'on a coutume d'appeler une revue, et cependant plus que tout autre périodique il est la chose que signifie ce mot. Les deux tiers au moins des matières qu'il publie ne sont jamais réimprimées : il garde ainsi une inappréciable valeur documentaire. Et comme il est attentif à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, il présente un caractère encyclopédique du plus haut intérêt.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

France		Étranger	
Le numéro..	1 fr. 25	Le numéro ..	1 fr. 50
Un an.......	25 fr. »	Un an......	30 fr. »
Six mois....	14 fr. »	Six mois....	17 fr. »
Trois mois..	8 fr. »	Trois mois..	10 fr. »

POITIERS. — IMP. G. ROY.